Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 14 (1939-1940)

Heft: 3

Artikel: Le poète A. E. Housman

Autor: Bonnard, Geoges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870044

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

14me année N° 3 1er juillet 1940

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, No 42

LE POÈTE A. E. HOUSMAN

Quand il mourut à soixante-dix-sept ans le dernier jour d'avril 1936, le philologue Alfred Edward Housman[1] était depuis longtemps célèbre auprès des hellénistes et latinistes de tous pays comme un maître éminent dans l'art difficile de la critique des textes. Dans son pays, le poète qu'était aussi ce philologue n'était pas moins célèbre. Son premier recueil de vers — *A Shropshire Lad* — datait de 1896. Le succès n'en avait pas été immédiat. Mais peu à peu les éditions s'en étaient multipliées et quand, en 1922, Housman publia un second volume de poésies, sa notoriété de poète était suffisante pour lui valoir l'honneur d'un dessin humoristique de Punch. On y voyait le docte professeur, mal vêtu d'une tunique flottante, la flûte aux lèvres, une besace gonflée de ses *Last Poems* au côté, arriver en dansant au temple de la Muse qui lui tend les bras dans un geste accueillant. Sans doute, au cours des vingt-six années entre son premier et son deuxième volume de vers, Housman avait-il fait paraître quelques poésies dans divers périodiques. Mais si sa réputation avait grandi, il le devait avant tout au nombre croissant des lecteurs de *A Shropshire Lad*.

[1] Né le 26 mars 1859 à Fockbury, comté de Worcester. Etudes à Oxford de 1877 à 1881. Echoue à son B. A. De 1882 à 1892 fonctionnaire au Patent Office. Professeur de latin à University College, Londres, de 1892 à 1911, puis à Cambridge, où il succéda à Munro, de 1911 à sa mort.

Après 1922, le poète garda le silence. Mais, avant de mourir, il permit à son frère cadet Laurence de publier un troisième recueil de vers choisis parmi ceux qu'il laissait. Il lui enjoignait de ne retenir que des pièces qui lui parussent achevées, dignes des poésies de 1896 et de 1922, et de détruire le reste. Ces poésies posthumes — *More Poems* — parurent peu de mois après la mort du poète, en 1936 encore. L'année suivante Laurence Housman se décida à donner, en appendice à sa biographie de son frère, dix-huit morceaux qu'il n'avait pas pu se résoudre à détruire. Les *Collected Poems* de 1939, enfin, qui réunissent en un seul volume les recueils de 1896, 1922, 1936 et les *Additional Poems* de 1937, ajoutent à ces derniers deux poésies inédites et une poignée d'autres exhumées de diverses publications.

L'œuvre poétique de Housman tient tout entière dans ce dernier volume, qui est mince. Elle est donc de faible étendue, moins de deux cents pièces au total, et la plupart d'une extrême brièveté ; beaucoup sont de simples épigrammes de quatre, six ou huit vers ; les trois quarts d'entre elles ont au plus vingt-cinq vers ; il n'y en a que trois qui en aient plus de cinquante. Publiée en trois fois, à trois moments séparés les uns des autres par de longs intervalles, cette œuvre n'en présente pas moins une étonnante homogénéité. Il serait vain d'y chercher une évolution quelconque. Les carnets du poète, dépouillés par son frère, nous ont livré les dates d'un certain nombre de ses poésies. Housman lui-même en a daté d'autres. Nous connaissons ainsi, exactes le plus souvent, approximatives dans quelques cas, les dates d'une soixantaine de pièces. Entre les plus anciennes, de 1890, et celles de 1922, il n'y a aucune différence appréciable, ni dans l'inspiration, ni dans la nature de la forme. Quelques-unes, commencées en 1900, ou entre 1900 et 1905, n'ont été terminées, nous le savons, que vingt ans plus tard ; non que le poète les ait ébauchées tout d'abord pour les reprendre longtemps après, les retravailler, leur donner leur aspect définitif ; il en a écrit certaines strophes, en 1900 par exemple, et les autres en 1922, sans avoir à retoucher les premières, et sans

qu'en souffre l'unité du tout. Le poète Housman est donc resté étrangement identique à lui-même, non sans doute depuis le temps où il remportait à l'école les prix de poésie, mais depuis sa trentième année et jusqu'à son dernier jour. Son œuvre peut se prendre en bloc.

* * *

Le premier fait qui frappe le lecteur de Housman, c'est l'absence presque complète de rapports apparents entre sa poésie et son activité, ses préoccupations de professeur et de savant, entre sa poésie et la vie qu'il menait au su et au vu de ses collègues, de ses amis, de sa famille. C'est ainsi qu'on ne trouve dans ses *Collected Poems* que de très rares traductions : trois fragments de chœurs des tragiques grecs publiés en 1890 [1] et l'Ode à Torquatus, retrouvée dans ses papiers après sa mort [2], — qu'un seul morceau dont le poète devait l'inspiration au philologue, *Atys*, et nous ne connaissons ce beau poème inspiré de Pausanias que depuis 1937 [3]. Très rares aussi les allusions à des faits de mythologie, ou d'histoire ancienne ; on n'en compte pas une dizaine, et il n'est pas besoin d'être un érudit pour se rappeler l'histoire de Narcisse ou celle de Héro et Léandre, pour savoir que Mithridate s'était immunisé contre les poisons ; il suffit d'avoir fait ses classes. Rien non plus dans la langue du poète qui trahisse à première vue le savant helléniste, et moins encore le grand latiniste qu'il était ; celle dont il use est la plus simple, la moins académique qui soit ; son vocabulaire, sa syntaxe sont le vocabulaire, la syntaxe de tout le monde, tels qu'ils peuvent être immédiatement compris par tout le monde. A le lire, du reste, on ne se douterait pas qu'il était professeur. Il n'a rien laissé apparaître dans ses vers de ce qui faisait sa vie quotidienne : labeur scientifique, enseignement, rapports avec étudiants et collègues. Jamais il

---

[1] Dans *Odes from the Greek Dramatists, ed. by A. W. Pollard, London* 1890.

[2] *More Poems, V.*

[3] *Additional Poems, I.*

n'y parle de son collège londonien ou de Cambridge. Il est clair que le poète Housman ne vivait pas dans le monde où travaillait Housman le savant.

Mais le poète — et c'est déjà plus surprenant — ne connaissait pas davantage le monde du savant en vacances. Chaque été, Housman passait quelques semaines à voyager, en Angleterre parfois, plus souvent sur le continent. L'Italie lui était familière, la France plus encore. Grand amateur d'art, il visitait leurs musées, leurs monuments. L'architecture gothique exerçait sur l'artiste et l'archéologue qu'il était une vraie fascination ; il l'étudiait dans les églises de villages aussi bien que dans les plus célèbres cathédrales. Or de toute cette activité, de tout cet intérêt passionné, il n'y aurait aucune trace dans ses vers si, après sa mort, son frère n'avait retrouvé et publié quelques strophes inspirées par la chute et la reconstruction du campanile de St-Marc [1]. Mais il y a plus. Ses étudiants, ses collègues, ceux au milieu desquels sa vie s'écoulait ne pouvaient guère réconcilier le poète qu'ils connaissaient par ses vers avec l'homme froid, distant, taciturne, hautain qui leur était familier. Les savants allemands qu'il couvrait volontiers des plus cuisants sarcasmes, sur qui se dépensait sa verve ironique, auraient été bien surpris d'apprendre le poète qu'était leur redoutable adversaire.

Housman avait eu l'intention de publier son premier recueil sous le simple titre de *Poems* et sous un pseudonyme. Un ami [2] l'en dissuada, lui suggérant un titre plus évocateur, *A Shropshire Lad*. Le Shropshire est un comté d'Angleterre sur les confins des Galles. *Lad*, c'est le jeune homme, mais surtout le jeune villageois, le jeune paysan, et celui qui emploie ce mot pour s'adresser à un jeune homme, ou parler de lui, dit par cela même l'affection tendre qu'il lui porte. Celui qui donne son nom au petit volume de 1896 est donc un gars du Comté dont Shrewsbury

---

[1] *More Poems, XLIV.*

[2] A. W. Pollard. Cf. *Alfred Edward Housman. Supplement to The Bromsgrovian*, p. 32.

est la capitale. Et ce titre est fort bien trouvé. Il résume l'œuvre en quelque sorte. La plupart des poésies du recueil pourraient en effet être attribuées à un enfant du Shropshire, à un homme qui aurait passé toute sa jeunesse en paysan dans ce comté de collines arides et de vallées fertiles, couvertes de vergers et de bois, qui y aurait travaillé et aimé, qui s'y serait amusé en compagnie de bons et fidèles camarades, qui y aurait souffert aussi — puis que le sort aurait contraint à l'exil dans la grande ville, à Londres, loin de ce qui jusque là avait été toute sa vie, et qui ne se serait jamais remis de ce déchirement. Tel apparaît le poète de *A Shropshire Lad*, tel encore celui des *Last Poems* et — quelques poésies mises à part — celui des collections posthumes. De ses poésies, les unes dateraient de sa jeunesse dans son pays, la plupart de ses longues années d'exil. Mais ce poète paysan exilé est un être fictif. Housman lui-même l'a affirmé.

Et pourtant, si Housman n'était ni paysan, ni du Shropshire, sa destinée est bien parallèle à celle du poète fictif qu'il a créé. Le Shropshire n'était pas sa patrie, mais c'était le pays de ses rêves d'enfant. Né et élevé dans le comté voisin de Worcester, les collines du sud du Shrosphire ont borné son horizon à l'ouest jusqu'au jour où il partit pour Oxford. Qu'il aima son pays natal, ses campagnes, qu'il y fut profondément attaché, nous le savons par plus d'un témoignage. Et lui aussi dut le quitter, pour l'Université d'abord, pour Londres ensuite où, dix années durant, il lui fallut gagner sa vie par un travail ingrat. Le gars du Shropshire, tout fictif et imaginaire qu'il soit, paraît bien incarner un aspect essentiel de la personnalité de Housman, bien que le poète lui-même s'en défendît. Cet aspect, il est vrai, ne se révélait que dans ses vers. Et il s'y révélait malgré lui. Car Housman, l'homme conscient, à l'intelligence étonnamment déliée et subtile, à la pensée vigoureuse, et rigoureuse, n'intervenait pas dans la création de sa poésie. Elle était à un degré exceptionnel le produit de son subconscient.

Il l'a reconnu lui-même à plus d'une reprise, et notamment dans une conférence qu'il fit à Cambridge en 1933 sur la nature de la poésie. Il y condamne les poètes de l'âge classique qui,

voulant soumettre leur génie à leur claire raison, ont tari en eux-mêmes les sources de la poésie. A ses yeux, explique-t-il, la création poétique est, en son stade initial tout au moins, un processus indépendant de la volonté du poète. Le poète secrète de la poésie comme le pin de la térébenthine ou l'huître sa perle. Cette sécrétion, naturelle sans doute chez certains poètes, était provoquée chez lui par un état plus ou moins morbide. « J'ai rarement écrit des vers, dit-il, à moins que je ne fusse peu bien. » En écrire l'agitait et l'épuisait, et pourtant il y trouvait un vif plaisir. L'inspiration — pour nous servir d'un mot usé, mais commode — le visitait brusquement, aux moments où il s'y attendait le moins, en promenade surtout, quand il ne pensait à rien en particulier et qu'il laissait ses yeux errer sur les objets environnants. Tout à coup une brusque, inexplicable émotion le saisissait et un vers ou deux, parfois une strophe entière, surgissaient à sa conscience, accompagnés de l'idée, vague encore, du poème dont ils feraient partie. Une accalmie suivait, qui pouvait durer une heure entière, et brusquement la source bouillonnait de nouveau, lui apportant de nouveaux fragments. Cet apport lui semblait provenir des profondeurs d'un abîme qu'il sentait placé au creux de l'estomac[1]. De retour chez lui, il écrivait ce qui lui avait été ainsi donné. Cela formait parfois une poésie entière, plus souvent une poésie incomplète. Il lui fallait alors attendre que l'inspiration le visitât de nouveau. Ce pouvait être le même jour, ou le lendemain, ou des années plus tard, ou jamais. D'où les poésies commencées en 1900 ou 1901 et achevées en 1922 seulement. D'où les strophes isolées trouvées dans ses papiers.

Parfois, s'il s'agissait d'une poésie à laquelle il tenait particulièrement, il n'avait pas la patience d'attendre que ce qui lui manquait encore lui fût donné. Il s'efforçait alors de la terminer avec toutes les ressources de son être conscient, mais ce travail lui était des plus pénibles et n'aboutissait pas toujours. En fait,

---

[1] *The Name and Nature of Poetry by A. E. Housman, Cambridge* 1933. Voir en particulier pp. 48-50.

comme il le dit en une autre occasion, ou bien il composait des vers avec facilité, ou il était incapable d'en composer : *poetry is either easy or impossible* [1].

Mais ce qui ajoute à la curiosité du cas de Housman, c'est la rareté relative des périodes pendant lesquelles, au cours de sa longue vie, ces moments d'inspiration se multipliaient assez pour donner naissance à des poésies complètes — leur rareté, et leur éloignement les unes des autres. On en peut compter trois. Si c'est entre 1890 et 1894 qu'il a écrit quelques-unes des pièces de son premier recueil, la plupart datent de 1895, des premiers mois surtout de cette année-là. Nous ne savons pas ce qui provoqua cette soudaine activité de son génie poétique ; rien ne nous permet de le conjecturer. Mais à la fin de l'année il s'était trouvé en possession d'un nombre suffisant de poésies achevées pour songer à les publier en volume. Il s'y décida d'autant plus volontiers que leur source intérieure tarissait. Les années suivantes furent stériles. Une deuxième période, bien moins prolifique que la première, débute avec l'ouverture des hostilités contre les Boers, en 1899. Il semble que les émotions violentes suscitées par la guerre, par le départ des soldats, par celui en particulier de son jeune frère, qui devait mourir au Transvaal, aient déterminé ce renouveau d'activité de l'être mystérieux qu'il portait en lui. Pendant plusieurs années encore, jusque vers 1910, il eut des moments d'inspiration, mais de plus en plus rares. A la fin de cette deuxième période il n'avait pas de quoi publier un nouveau volume de vers. Mais au printemps 1922, alors qu'il le croyait bien mort, le poète en lui se réveillait soudain et lui dictait coup sur coup, non seulement plusieurs poésies entièrement nouvelles, mais surtout les strophes qui lui manquaient pour achever de nombreux fragments de la période précédente. Ici encore nous ignorons la cause de ce réveil. Mais l'exquise variation sur le thème de la chanson française « Nous n'irons plus au bois, les lauriers

---

[1] *A. E. H. Some Poems, Some Letters and a Personal Memoir by his Brother Laurence Housman, London* 1937, p. 109.

sont coupés », qui sert de pièce liminaire aux *Last Poems*, les deux derniers morceaux aussi de ce recueil, nous permettent de risquer une conjecture : en ce printemps où il entrait dans sa soixante-quatrième année, il comprit soudain qu'il se trouvait au seuil de la vieillesse. Des poésies posthumes, quatre seulement peuvent être datées. Trois sont de la première période, l'une de 1893, les deux autres de 1895, et il me paraît très probable que d'autres encore de ces pièces trouvées par Laurence Housman dans les papiers de son frère appartiennent aussi à l'époque de *A Shropshire Lad*. La quatrième poésie posthume que nous pouvons dater est de 1925. Y en a-t-il d'autres qui appartiennent ainsi aux dernières années du poète ? Cette question restera, semble-t-il, toujours sans réponse. Trois périodes donc d'activité créatrice — 1895, 1899-1902, avril 1922 — quelques années d'activité réduite — 1890-1894, 1902-1910, 1922- ? — et de longues période de silence, de sommeil, telle fut la vie de Housman poète, du poète plutôt que Housman portait en lui.

* * *

Ecrite en état de transe, la poésie de Housman n'en paraît pas moins le produit d'un cerveau lucide, toujours maître de sa pensée. Sans doute ce que son démon poétique lui donnait ne lui semblait pas également bien venu, et il lui arrivait de corriger avec patience son premier jet. Ses carnets contenaient, à côté de poésies complètes écrites selon toute apparence d'un seul trait, sans ratures, d'autres qui étaient abondamment corrigées. Mais ce travail de correction ne touchait en aucun cas au fond du morceau. Le correcteur respectait la pensée, les images, le rythme du poète et limitait son effort à hausser ce qu'il estimait mal venu sous sa forme première au niveau d'extrême perfection formelle que son inspiration atteignait parfois d'emblée. Il supprimait des strophes qu'il jugeait superflues. Il changeait des mots. Il éliminait impitoyablement toute obscurité, toute construction imprécise. Mais dans ce travail il était soutenu par une idée du poème achevé qui lui était souvent

donnée au moment même où il en écrivait les premiers fragments. C'était comme si le génie poétique qui le hantait s'en fût remis à l'être conscient — ouvrier réfléchi et laborieux — pour parfaire ce qu'il lui remettait imparfait en lui fournissant une épure de ce qu'il aurait fait lui-même s'il en avait pris la peine. Dans ses corrections mêmes Housman était donc guidé par son génie. Aussi ses poésies peuvent-elles toutes être considérées comme l'expression de cet être mystérieux qui vivait en lui de sa vie propre — à l'insu du philologue et du professeur.

C'est cet être qui se révèle dans les quatre collections que contient le volume unique des *Collected Poems*. C'est lui seul qui importe au lecteur du poète. Ce poète est un Housman bien différent du savant collaborateur du *Journal of Philology*, de la *Classical Review* ou du *Classical Quarterly*, bien différent aussi de celui que connaissaient ses collègues, ses amis et même les membres de sa famille. Différent et sans doute plus vrai. Bien que Housman ait déclaré que son gars du Shropshire était une fiction, en qui il ne reconnaissait qu'en partie son propre tempérament et ses propres idées, cette fiction ne nous permet pas moins de saisir le cœur véritable et caché d'un homme qui refusait de laisser voir une sensibilité d'une rare acuité et la plus profonde des pitiés pour l'humanité souffrante.

Il semble bien que Housman ait été profondément, incurablement malheureux. Ecrivant à son frère en juin 1933, alors que, peu bien, il était soigné dans une clinique, il lui déclare que son mal n'est point la faiblesse cardiaque que le médecin avait cru diagnostiquer, mais ce dont il avait souvent souffert au cours de sa vie, *depression and causeless anxiety* [1]. Il se sentait déprimé et inquiet, angoissé sans raison. Il n'alla jamais plus loin dans la confession, même à ses proches, de son humeur véritable, mais secrète, et qu'il ne s'avouait probablement pas même à lui-même. Faut-il parler de mélancolie innée, congénitale ? Le cœur ardent, enthousiaste, confiant de l'ado-

---

[1] *A. E. H. Some Poems, Some Letters and a Personal Memoir by his Brother Laurence Housman, London* 1937, p. 186.

lescent a laissé trop de traces dans les vers du poète, et dans une pièce en particulier dont nous savons par sa sœur le caractère autobiographique, pour qu'on ne cherche pas ailleurs. La mort de sa mère quand il avait douze ans, les difficultés financières par lesquelles son père passa, son échec aux examens du B. A. en 1881 ont été tour à tour rendus responsables de sa mélancolie. Qu'ils y aient contribué est probable. Qu'ils en aient été la véritable cause est douteux. Deux ans avant sa mort, se plaignant dans une lettre à un ami de sa mauvaise santé, il l'accuse de rendre sa vie plus pénible encore qu'elle n'avait été au temps de sa jeunesse quand il avait souffert de ce qu'il appelle, avec la réserve qui lui était habituelle, *great and real troubles*. Que furent ces peines, nous l'ignorons. Mais il est permis de penser qu'à son entrée dans la vie, il souffrit de déceptions plus cruelles pour un cœur sensible qu'un échec à un examen, si dur que cet échec ait été sans doute à son amour-propre. Une des poésies du premier recueil, d'un tour particulièrement personnel, nous laisse peut-être entrevoir son secret [1] :

When I was one-and-twenty
I heard a wise man say,
"Give crowns and pounds and guineas
But not your heart away ;
Give pearls away and rubies
But keep your fancy free."
But I was one-and-twenty
No use to talk to me.

When I was one-and-twenty
I heard him say again,
"The heart out of the bosom
Was never given in vain ;
'Tis paid with sighs a plenty
And sold for endless rue."
And I am two-and-twenty,
And oh, 'tis true, 'tis true.

[1] *A Shropshire Lad, XIII.*

Et cette poésie est immédiatement suivie d'une autre, plus âprement poignante, où celui qui a perdu son cœur et son âme pour les avoir donnés sans rien recevoir en échange qu'indifférence, crie sa solitude et le vide de son existence.

His folly has not fellow
Beneath the blue of day
That gives to man or woman
His heart and soul away.

There flowers no balm to sain him
From east of earth to west
That's lost for everlasting
The heart out of his breast.

Housman n'aurait-il pas fait plus d'une fois la tragique expérience dont parlent ces deux morceaux ? Un ardent besoin d'affection, une propension naturelle à s'attacher aux autres, se décèlent ici ou là. Amitié ou amour, nul ne sait. L'un et l'autre peut-être. Dans *More Poems*, la première des collections posthumes, voici deux strophes [1] où le poète oppose à la mortalité de l'homme et de ses meilleures affections l'immortalité possible de son amour malheureux solidement enraciné dans le désespoir.

I promise nothing : friends will part ;
All things may end, for all began ;
And truth and singleness of heart
Are mortal even as is man.

But this unlucky love should last
When answered passions thin to air ;
Eternal fate so deep has cast
Its sure foundation of despair.

---

[1] *More Poems, XII.*

Mais l'amitié avait, semble-t-il, plus de prix que l'amour à ses yeux. Et ce sont surtout les amis qu'il a souhaités et qu'il n'a pas su se faire qui hantaient ses rêves et ses insomnies. Lisant un jour, vers la toute fin de sa vie, *The Seven Pillars of Wisdom*, il tomba sur le passage où T. E. Lawrence parle de sa soif d'être aimé, si ardente qu'il ne pouvait s'en ouvrir à celui même dont il désirait l'amitié par crainte de n'être pas compris, de ne rencontrer que froide indifférence. En marge Housman écrivit : *This is me* [1]. Le vieillard de soixante-seize ans était resté ce qu'était, cinquante-cinq ans plus tôt, l'étudiant d'Oxford. Son être profond n'avait pas varié. Ou peut-être, sous le coup d'une blessure mortelle, s'était-il fixé dans une attitude inchangeable. Il semble bien en tous cas que ce soit dans cette direction qu'il convienne de chercher l'origine de la mélancolie qui l'accompagna jusqu'à la mort.

Mais l'origine seulement. Il nourrit en effet son humeur sombre au spectacle de la vie : méchants et durs, les hommes ne se plaisent qu'à faire couler les larmes et le sang ; leurs actes n'excitent que l'horreur ou le mépris, le dégoût ou la peur ou l'indignation. Partout ce n'est que souffrance et douleur. Les forces mauvaises s'acharnent sur l'homme. Elles le déchirent du dedans. Elles l'écrasent du dehors. Issus de parents différents, nous nous sentons un champ clos où luttent d'irréductibles ennemis, des ennemis que nul ne peut séparer, car qui déferait le nœud qui de deux chairs en a fait une ? [2] Sans cesse le mal affirme sa puissance : combien sont-ils ceux qui gâchent leur vie, finissent par le gibet ou le suicide pour n'avoir pas su contrôler la violence des passions qui nous ravagent tous ? Et mille adversaires nous assaillent du dehors, l'amour avec ses trahisons et ses cruautés, la séparation d'avec ceux qu'on aime, le mal du pays que connaît l'exilé, la solitude au milieu d'une foule indifférente, l'impossibilité de retenir le bonheur quand par miracle il nous approche, l'instabilité de toutes choses, et la

---

[1] *A. E. Housman, A Sketch... by A. S. F. Gow, Cambridge* 1936, pp. 53-54.
[2] *A Shropshire Lad, XXVIII.*

mort — la mort qui immobilise le vivant, qui tourne la vie en dérision, qui met un terme impitoyable aux affections les plus profondes, qui met en pleine et brutale lumière le caractère superficiel et passager de l'amour.

La vie est donc mauvaise et le monde mal fait. Et ce mal est sans compensation. Incapables de supporter le tragique de leur existence, les hommes, sortis du néant par fortuite conjonction d'atomes pour vivre dans la douleur et vivre en vain avant de retourner au néant, se nourrissent d'illusions. Ils croient en un monde meilleur ; les uns le placent ici-bas, dans le passé ou l'avenir ; les autres au delà de la tombe. Mais tous également ils se leurrent. Il n'est pas vrai qu'Adam ait connu le bonheur au Paradis. Nous nous penchons sur une eau tranquille ; nous y voyons reflétés les arbres, le ciel et ses nuages et se créer à nos yeux surpris un monde éthéré, plus pur, plus spirituel que celui où nous sommes ; le monde meilleur que nous rêvons n'a pas plus de réalité que ce reflet [1]. Et toute croyance en une vie future est duperie. S'il est une partie de nous-mêmes qui soit immortelle, autant que chose peut l'être dans notre univers, ce sont nos os [2]. Housman se disait athée. Il l'était en ce sens que nulle part il ne voyait l'action d'une Providence. Le pilier de feu qui, de nuit, guidait Israël dans le désert s'est éteint pour toujours ; la colonne de fumée qui le remplaçait de jour s'est dissipée, et la terre promise reste à tout jamais inaccessible [3]. Ce monde cruel ne fait aucune place à l'amour. Le fils du charpentier, victime de son amour, est pendu entre deux larrons ; il a voulu s'attaquer au mal et le mal a été plus fort que lui [4]. Et le dieu d'amour est bien endormi dans le sépulcre où les saintes femmes l'ont déposé dans un jardin de Palestine puisqu'il ne revient pas voir à quel point son œuvre a été vaine [5].

---

[1] *A Shropshire Lad, XX.*
[2] Ibid., *XLIII.*
[3] *More Poems, II.*
[4] *A Shropshire Lad, XLVII.*
[5] *More Poems, I.*

C'est vers un autre dieu que se tourne notre poète, vers la Mort, le Non-être. C'est à la Mort qu'il demande le repos auquel il aspire. La vie est haïssable, mais elle a ceci de bon qu'elle donne le goût de la mort, notre patrie véritable, car c'est du néant que nous avons été tirés et c'est en lui seul que nous pouvons connaître la paix. En nous promettant le non-vivre, la Mort nous attire irrésistiblement. L'au delà du reste a perdu pour nous ses terreurs. L'Enfer et son Roi se sont évanouis comme un mauvais songe [1]. Et sans arrière-pensées à la Hamlet, nous pouvons céder à l'attrait de Celle qui nous délivrera du tourment de vivre, qui nous donnera enfin le seul bonheur auquel nous pouvons prétendre.

Mais bien que Housman ait ainsi soif de la mort, il n'en a pas moins, à d'autres moments, un amour pour la vie d'autant plus vif qu'il la sait précaire, qu'il sait sa brièveté et tout ce qui la menace. S'il admet, s'il conseille même le suicide pour échapper au déshonneur, s'il éprouve une sympathie toute particulière pour le soldat qui courtise la mort, il n'entend pas hâter pour lui-même le jour où elle viendra le délivrer, quelque ardeur qu'il mette parfois à désirer cette consommation. Il entend vivre, mais sans chercher à détourner ses regards du mal universel. Son attitude n'est en rien celle du poète latin ; le « carpe diem » lui semble méprisable. Il a dit une fois que le poète avait pour fonction, pour tâche essentielle, de réconcilier l'homme avec la tristesse du monde, *to harmonise the sadness of the world* [2]. Et ce n'est pas en oubliant le tragique de la vie humaine qu'il aurait pu être fidèle à sa mission. Une de ses plus vigoureuses poésies [3] met en scène dans une taverne un buveur qui demande à boire, et à boire encore, pour oublier dans l'ivresse l'horreur de la vie. Elle date de 1896, mais Housman ne la publia qu'en 1922, après qu'une dernière strophe lui eut donné son vrai caractère :

---

[1] *Last Poems, XXI.*

[2] Lettre à sa sœur Mrs. Symons, citée par elle dans *Alfred Edward Housman, Supplement to The Bromsgrovian*, p. 29.

[3] *Last Poems, IX.*

The troubles of our proud and angry dust
Are from eternity, and shall not fail.
Bear them we can, and if we can we must.
Shoulder the sky, my lad, and drink your ale.

Les souffrances sont notre lot, fixé de toute éternité. Mais nous pouvons les supporter, et le pouvant, le devons. C'est bien là l'attitude virile propre à Housman. Pas plus qu'il n'admet de se détourner du spectacle de la vie pour jouir en épicurien des plaisirs que peut offrir le jour qui passe, il ne veut attendre la mort dans l'inaction. Tout convaincu qu'il est que le mal est irrémédiable, il ne renonce pas à la lutte. L'homme est fait pour combattre ; il est de taille à supporter les pires souffrances. Il doit donc accepter le combat et ne jamais se laisser abattre. Et la vie elle-même l'aidera, car, à côté de tout le mal qu'elle lui fait, elle n'est pas sans lui apporter aussi quelques réconforts.

Le sentiment tout d'abord que, si dur qu'il soit, notre sort pourrait être pire, — que, quoi que nous souffrions, d'autres ont souffert davantage. Puis les joies que nous vaut un contact vivant avec la nature. De son enfance à sa vieillesse Housman a trouvé dans la beauté de la nature, dans son indifférence aussi, un puissant soutien. Elle lui a inspiré les seules poésies où n'apparaissent ni le mal, ni la mort. Certes elle n'est pas partout dans les vers de ce poète du tragique humain. Mais elle intervient souvent pour éclairer d'une rapide évocation quelque thème sombre. Elle est aussi sa grande pourvoyeuse d'images.

Plus précieuses encore pour nous aider à vivre sont les affections humaines, l'amitié surtout, la loyauté d'un vrai camarade. Si Housman eut peu d'amis, il en eut cependant et de très fidèles. Et il n'est que de pratiquer sa poésie pour savoir quel prix inestimable il attachait, lui l'homme fermé, silencieux, inapprochable, à leur fidélité. Voici par exemple le premier des *Last Poems*. Le poète regarde le soleil disparaître derrière les collines et s'ouvrir, clairs et pâles, les gouffres de l'au delà de la terre ; ils sont le Néant, sa vraie patrie, et l'attrait de la Mort le fait se pencher sur l'abîme ; mais il se raidit : la pensée de ses amis

le retient sur le bord, car dans cet au delà c'en sera fait de leur amitié.

Wide is the world, to rest or roam,
And early 'tis for turning home :
Plant your heel on earth and stand,
And let's forget our native land.

When you and I are spilt on air
Long we shall be strangers there ;
Friends of flesh and bone are best :
Comrade, look not on the west.

Mais ni la nature, ni l'amitié ne nous aident autant à supporter la vie que la pensée, la perspective, la certitude du repos que nous donnera la Mort, la grande bienfaitrice, la toute-puissante libératrice. La vie est mauvaise, mais elle est brève et que sont toutes ses cruautés en regard de l'éternité de néant où nous retournerons ? Si la mort qui brise nos affections est pour une part responsable de la douleur universelle, combien plus elle est celle qui console et apaise et rassure. Pour dire les charmes de la Mort, Housman a trouvé des accents d'une variété, d'une richesse étonnantes : elle est la maîtresse bien-aimée, le désir de son cœur, sa patrie, sa demeure véritable ; elle est le pays où le jour s'oublie, la route sans fin dans la nuit, le repos sans rêve ni réveil que ne troublera même pas la trompette du Jugement ; et les morts sont le peuple de ceux qui ne sont pas, *the nation that is not* [1].

Ainsi l'attitude de celui qui veut être digne de son nom d'homme ne sera ni la plainte vaine, ni la révolte, ni le désespoir et le suicide, ni l'oubli que l'on trouve dans les plaisirs et les illusions, mais bien l'acceptation courageuse de son sort : regarder la vie en face, sans se laisser troubler par le fait qu'elle est tragédie, l'empêcher par la maîtrise de soi d'être pire qu'elle n'est et, dans l'attente à la fois patiente et passionnée de son

---

[1] *A Shropshire Lad, XII*, v. 9. ; *More Poems, II*, v. 28.

terme, la dominer, s'affirmer supérieur à elle. Telle est l'attitude résolue de tous les gars des poésies de Housman, amoureux éconduits ou trahis qui échappent au suicide par la discipline du sport ou du service militaire, soldats marchant au combat ou gisant sur le champ de bataille, condamnés à mort, désespérés que le travail obstiné sauve du désespoir. Mais s'il convient que celui à qui la vie n'a pas été ôtée vive courageusement jusqu'au bout, les vrais heureux n'en sont pas moins ceux qui meurent jeunes, et l'ultime vérité est celle de l'Ecclésiaste : plus heureux que les uns et les autres celui qui n'a point existé.

Housman n'était pas un philosophe. Son démon poétique ne l'était pas davantage. Dans son pessimisme radical, dans son stoïcisme, il ne faut pas chercher un système d'idées cohérentes, simplement une expérience humaine. C'est en partie parce que cette expérience a été vécue, parce que la sincérité du poète est évidente que son œuvre émeut comme elle fait. C'est aussi parce que d'un bout à l'autre elle est parcourue par un souffle d'ardente pitié pour l'humanité souffrante.

* * *

Les thèmes de Housman n'ont rien d'original. La poésie de toutes les races et de tous les temps les a souvent traités. Et que Housman éprouvât à son tour la réalité de la douleur n'aurait pas suffi à faire de lui le poète qu'il fut s'il n'avait ajouté à sa sincérité les dons les plus rares de l'artiste, le pouvoir de dire beaucoup en très peu de mots, une invention rythmique que l'on peut sans aucune exagération qualifier d'extraordinaire, un amour de la perfection dans l'expression qui est exceptionnel dans l'histoire de la poésie anglaise.

Quelques pièces allégoriques mises à part, les poésies de Housman sont ou lyriques ou dramatiques. Tantôt il donne de ses pensées, de ses sentiments et de ses émotions une expression directe, parlant en son nom personnel, le plus souvent sans s'adresser à personne en particulier, mais parfois aussi prenant à partie quelque ami, quelque camarade, un mort aimé, une

jeune fille, un jeune athlète. Tantôt il leur donne une expression tout indirecte, en mettant en scène, non plus lui-même, mais un autre, ou d'autres, que lui. Ce sont alors de petits drames contés en quelques strophes, des dialogues entre jeune homme et jeune fille, entre un amoureux et son rival dans la tombe, entre le merle railleur et le laboureur à son travail, entre un déserteur et sa maîtresse, et surtout des monologues dramatiques où l'on entend tour à tour l'amoureux qui s'impatiente de n'être point encore payé de retour, l'amoureux éconduit, l'amoureux qui cesse d'aimer, et celui qui nargue son rival mort, et celui qui a tué sa maîtresse, — le soldat aussi, à la veille du combat ou blessé à mort, mourant sur le champ de bataille, — et le criminel : suicidé, fratricide, condamné, marchant à l'échafaud, tout le cortège des malheureux voués au désespoir ou à la mort, mais les regardant en face sans peur et sans vains reproches. Quelle que soit la situation choisie, quel que soit le personnage mis en scène, il suffit au poète des indications les plus rapides, d'un simple mot, d'un tour d'expression, pour qu'ils surgissent à l'imagination du lecteur.

L'extrême variété des sujets traités est égalée par l'extrême variété des formes métriques utilisées. A première vue, il semble que ce soit le contraire, et que Housman se soit contenté le plus souvent de la même forme, une strophe de quatre vers courts. A y regarder de près on voit qu'il n'y a là qu'illusion. La strophe de quatre vers est sans doute de beaucoup la plus fréquente, mais par le nombre des syllabes, le rythme employé, la disposition des rimes, ces strophes de quatre vers appartiennent à un très grand nombre de types différents, une quarantaine. Et à côté de la strophe de quatre vers, Housman use de stances de cinq, six ou huit vers, de types très variés aussi. Il s'est parfois servi, au lieu des strophes qui lui étaient habituelles, du vers octosyllabique à rimes plates, avec ou sans anacrouse, et une fois du vers héroïque. Jamais par contre il n'a écrit en décasyllabes non rimés, dont on sait la popularité auprès des poètes anglais depuis Marlowe. Il lui fallait en effet des formes difficiles, exigeant la concentration de la pensée, la concision, la

sobriété de l'expression, et de préférence des formes à l'allure épigrammatique.

Si entre la poésie de Housman et sa vie de professeur, de savant philologue, il n'y a pas, comme nous le disions au début, de rapports apparents, il n'en est pas moins vrai que le poète en Housman a été tout entier formé par la discipline classique. Il est difficile de le rattacher à une tradition littéraire anglaise quelconque, bien que la poésie de Christina Rossetti, celle de Matthew Arnold et celle de Hardy ne soient pas sans présenter des analogies avec la sienne. Il est plus facile de voir en lui le disciple des lyriques grecs et latins, et de Martial. Par sa forme seule, entendons-nous, son souci de lucidité absolue, de propriété rigoureuse des mots, de ferme rigueur dans la construction des phrases, par une expression dépouillée, sobre à l'extrême, et cependant aussi éloignée de la sécheresse que de l'abondance. Du caractère exceptionnel de sa poésie dans la production courante, en marge de laquelle il a œuvré, Housman se rendait bien compte :

I hoed and trenched and weeded,
And took the flowers to fair :
I brought them home unheeded ;
The hue was not the wear.

Il n'en espérait pas moins, dès 1896, que peu à peu les lecteurs lui viendraient

So up and down I sow them
For lads like me to find,
When I shall lie below them,
A dead man out of mind.[1]

Ils lui sont venus, plus nombreux sans doute qu'il n'avait espéré, car nombreux sont en ce temps les cœurs où son pessimisme héroïque éveille de viriles échos.

Georges BONNARD.

[1] *A Shropshire Lad, LXIII.*